



HAL
open science

Travail et subjectivité : pistes ethnologiques du sujet.

Marie-Pierre Julien

► **To cite this version:**

Marie-Pierre Julien. Travail et subjectivité : pistes ethnologiques du sujet.. *Ethnologie française*, 2005, Fermetures : crises et reprises, 35, pp.733 - 737. 10.3917/ethn.054.0733 . hal-04671356

HAL Id: hal-04671356

<https://hal.science/hal-04671356v1>

Submitted on 14 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Travail et subjectivité : pistes ethnologiques du sujet

Marie-Pierre Julien

MàP (groupe de réflexion « Matière à Penser ») LMS - UMR 8099 (Paris 5 - CNRS)

mariepierrejulien@yahoo.fr

Historiquement, afin d'entrer dans un monde dominé par la rationalité économique, les sciences sociales ont fait allégeance au dogme de la finalité productrice, modèle d'interprétation dominant de l'entreprise. Les psychologues d'abord ont pu accompagner l'organisation scientifique du travail en aidant les ouvriers à mieux la supporter¹. Puis, les ergonomes, souvent par le biais de la médecine du travail, ont cherché à apporter des améliorations au quotidien des ouvriers en s'intéressant aux conséquences de leurs positions corporelles à leurs postes de travail sur leur santé, ce qui a engendré des effets positifs sur la productivité. Enfin, les sociologues se penchés sur les relations interprofessionnelles ou intercatégorielles pour relever ce qui, dans leur fonctionnement, fait obstacle à la productivité rationalisée. Aucune de ces disciplines n'a été convoquée pour remettre en cause les statuts et fonctions formelles des individus dans l'entreprise, mais elles ont été sollicitées par les dirigeants afin d'apporter leurs contributions à la bonne marche économique. Nicolas Flamant et Monique Jeudy-Ballini [2002 : 7] expliquent ainsi en introduction de la revue *Terrain* consacrée à « Travailler en usine » pourquoi les différents courants de la sociologie (sociologie du travail, sociologie des organisations et sociologie de l'entreprise) appréhendent l'entreprise comme « *un champ social autonome* » [Sainsaulieu, 1990] et tendent à renforcer la séparation entre monde industriel et le reste de la société.

Depuis ses débuts, l'ethnologie étudie le travail au même titre que la parenté, la religion, l'organisation du pouvoir, etc., en en faisant un élément de la société parmi d'autres. En réinvestissant le terrain français dans les années soixante-dix, les ethnologues se sont intéressés à ce qui perdure dans le travail, à ce qui fait culture, à ce qui fait patrimoine, pour au moins deux raisons principales. Premièrement, l'histoire de la discipline et les travaux menés auprès des sociétés dites traditionnelles leur fournissaient les outils et l'expérience pour analyser ces thématiques dans le contexte français [entretien de Monique Selim avec Emmanuel Desvaux, 1991]. Si le travail est considéré comme une des formes parmi d'autres d'actions et d'organisation du groupe socioculturel sur lequel porte leurs recherches, c'est que les ethnologues ont adapté la méthode monographique aux conditions d'enquête de la France contemporaine. Celle-ci ayant été élaborée dans un contexte d'altérité culturelle, leurs travaux ont surtout porté dans un premier temps sur le monde ouvrier. Deuxièmement, parce que les sociologues avaient déjà investi le monde industriel en s'interrogeant sur la rationalité productive : les ethnologues devaient trouver une autre approche. Certains se sont consacrés à ce qui allait constituer le patrimoine industriel [Bergeron et Doreel Ferre, 1996], un patrimoine à sauvegarder car la crise économique engendrait sa disparition progressive à travers des restructurations productives. Comme tout patrimoine, le patrimoine industriel fit l'objet d'une distinction entre matériel et immatériel². Les ethnologues ont ainsi été convoqués pour s'intéresser à « *la part préservée de techniques artisanales ou non standardisées pensées en termes de savoir-faire traditionnel — parfois de bricolage — et fortement enchâssées dans une culture singulière ; des représentations et des relations sociales qui ne s'intègrent pas dans les logiques et les finalités de la production* » [Flamant et Jeudy-Ballini, *ibid.* : 8].

L'approche ethnologique française du travail n'est pas monolithique et les revues tentent régulièrement de faire le bilan des différentes approches sur une thématique particulière

touchant au travail. Si, en 1977, *Ethnologie française* consacrait un numéro aux travailleurs immigrés, le troisième numéro de *Terrain* [1984] portait sur l'anthropologie industrielle tandis que, la même année, *Ethnologie française* [1984/ 2] publiait un numéro sur les productions symboliques ouvrières. En 1991, la même revue proposait un numéro sur les savoir-faire et le *Journal des Anthropologues* consacrait un numéro à l'ethnologie d'entreprise. En 2001, *Ethnologie française* ne s'attachait plus à une thématique mais à une méthode, celle employée par Sylvain Lazarus et son équipe, pour exposer les tenants de ce qu'il appelle une anthropologie ouvrière. L'année suivante, *Terrain* faisait le point sur les différentes approches ethnologiques du « Travailler en usine ». Cette alternance entre bilan et approche méthodologique et analytique sur une question est particulièrement féconde et c'est pour poursuivre la réflexion que je propose de rebondir sur le numéro d'*Ethnologie française* de 2001 à l'occasion de ce dossier consacré une nouvelle fois à des problématiques liées au travail.

À partir d'ethnographies spécifiques, les ethnologues du monde ouvrier ont mis en évidence les logiques d'actions et de représentations propres à la classe ouvrière, s'attachant à montrer ses spécificités et les changements qui s'opèrent au sein de cette culture. Beaucoup d'approches ont été consacrées aux représentations des métiers dans des domaines aussi divers que l'industrie du cuir et du papier [Ganne, 1983], dans les abattoirs [Vialles, 1987], dans l'industrie nucléaire [Zonabend, 1989], dans l'industrie navale [Tornatore, 1991], dans l'industrie de la parfumerie [Rasse, 1991], dans l'industrie de la conserverie [de Bonnault-Cornu et Cornu, 1991] ou encore dans l'industrie du luxe [Jeudy-Ballini, 2000]. Certains travaux ont porté sur des rituels spécifiques et des sociabilités particulières comme ceux de Noëlle Gérôme [1984] sur les rituels contemporains des ouvriers de l'aéronautique ou ceux d'Anne Monjaret [1997] sur la Sainte Catherine. D'autres recherches, dans une visée monographique, ont insisté sur les liens entre le travail et le hors travail comme l'approche historique de Florence Weber [1989], celle d'Olivier Schwartz [1990] sur le monde privé des ouvriers, et de façon plus ponctuelle les recherches d'Anne Monjaret [1996] sur l'appropriation de l'espace de travail ou de Pascale Trompette [2002] sur le quant-à-soi des ouvriers d'une usine nucléaire. Ces recherches ont pour objet de comprendre les représentations en vigueur dans le monde ouvrier, représentations du travail, des métiers, des savoir-faire, des espaces et des temporalités, mais aussi des enjeux de pouvoirs ce qui permettrait d'expliquer les logiques d'action de ce groupe tant à l'intérieur de l'usine qu'à l'extérieur. Du fait des changements des conditions de travail, des techniques et des législations, ces représentations ne sont jamais données une fois pour toutes. L'objectif des ethnologues va donc être de saisir ces représentations en constantes modifications, ce qui les amènent à ré-interroger régulièrement la pertinence de cet objet qu'est le monde ouvrier.

Se référant à une autre tradition de recherche ethnologique, celle des travaux d'André Leroi-Gourhan et d'André-Georges Haudricourt, l'équipe de chercheurs « Techniques et Culture » a également consacré l'essentiel de ses travaux à la question du travail depuis une trentaine d'année. Leur analyse porte sur les techniques, le procès de production et leurs conséquences socioculturelles. L'action de l'homme sur la matière est au cœur de leur analyse du travail qui rejoint alors la définition que propose Maurice Godelier [1991 : 718] de ce dernier : « *Une activité individuelle ou collective, intentionnelle et non instinctive, s'exerçant sur la nature à travers une succession d'opérations ayant pour but d'en disjoindre certains éléments matériels pour les faire servir à des besoins humains soit dans leur état naturel, soit après des transformations d'état ou de formes imposées par l'homme* ». Le travail comme action sur la matière met en jeu des rapports à l'environnement (l'espace, la nature au sens large, les objets, les matières) et des rapports entre les hommes eux-mêmes et notamment, dans l'analyse marxiste, des rapports de domination et d'exploitation. Les partis pris théorique et méthodologique incitent à privilégier le geste dans le processus de production, faisant passer

au deuxième plan la question du rapport singulier d'un sujet à la technique, à la matière et aux autres [Creswell, 1996 ou *Techniques & Culture* n° 16 par exemple]. Or c'est dans le ponçage, dans l'application du vernis, dans la peinture ou dans la manipulation des meubles, mais aussi dans les négociations avec les acheteurs et la concurrence que chacun des ouvriers chinois se construit comme laqueur chinois et sujet de la république française [Julien, 2004]. La prise en compte de cette double efficacité de l'action telle que nous l'avons proposé avec Céline Rosselin [2002] ou plus largement avec Mélanie Roustan, Julie Poirée, Céline Rosselin et Jean-Pierre Warnier [2002] est un moyen de comprendre comment l'efficacité technique est aussi une efficacité sociale.

Sylvain Lazarus [2002] propose de tenir compte, dans ce qu'il appelle une « anthropologie ouvrière », des subjectivités qui sont à l'origine de la transformation constante de la pensée du groupe (en l'occurrence, les ouvriers) et qu'il se donne pour objectif de saisir de l'intérieur. L'« *anthropologie ouvrière soutient qu'il faut adjoindre à la vision savante du réel, dont on sait toute l'importance et la richesse, un autre ordre du réel : celui configuré par la pensée des gens, certes identifié par le chercheur, mais déployant des singularités subjectives* » [ibid. : 399]. Cette forme d'anthropologie gagne à être confrontée à la définition de l'anthropologie que propose Joël Candau [2000] dans son travail sur l'olfaction à partir d'enquêtes menées auprès de différents acteurs pour qui ce sens est indispensable à l'exercice de leur profession (parfumeurs, médecins légistes, infirmiers, pompiers). Cet auteur estime que « *l'hypothèse principielle de l'anthropologie* » est « *celle d'un partage possible par des êtres singuliers d'une expérience du monde* » [ibid. : 46]. Cette définition de Joël Candau invite à accepter l'idée que le social naît du partage d'expériences singulières. Pourtant, le seul constat du partage ne suffit pas, encore faut-il saisir, selon Joël Candau, « *le moment où se nouent les liens entre individus, ou lorsque ces liens préexistent, le moment où ils se dénouent. En bref, il faut essayer de comprendre ce moment particulier, singulier, où le social, le culturel, naît, se donne à voir, ou, parfois, meurt, s'anéantit* » [ibid. : 115].

Singularité pour l'un, singularité subjective pour l'autre, il semble qu'il y ait intérêt pour l'anthropologie à travailler à l'échelle individuelle si, et seulement si, pour Joël Candau, la recherche porte sur le partage de ces expériences individuelles. Suite au colloque M&P III « *Techniques d'objets, techniques de soi* », nous avons proposé avec Céline Rosselin de suivre Joël Candau dans sa définition de l'anthropologie et d'amener au centre de l'analyse ethnologique le sujet tel que l'envisagent par exemple Michel Foucault ou Sylvie Fainzang. Pour Michel Foucault [1994 : 227] : « *Il y a deux sens au mot "sujet" : sujet soumis à l'autre par le contrôle et la dépendance, et sujet attaché à sa propre identité par la conscience ou la connaissance de soi. Dans les deux cas, ce mot suggère une forme de pouvoir qui subjugué et assujettit* ». Sylvie Fainzang, [2001 : 11-12] a également considéré le terme de sujet avec intérêt : « *L'usage qui est fait ici du mot "sujet" n'implique pas de considérer les patients comme des êtres passifs, totalement dépourvus du rôle d'acteurs dont les sciences sociales les créditent aujourd'hui, pas plus qu'il ne suppose de leur reconnaître une totale indépendance. Il vise à faire référence au caractère à la fois agi et agissant de l'individu, c'est-à-dire au rôle en partie choisi et en partie imposé que celui-ci est amené à jouer. L'individu est un Sujet comme l'est le sujet du verbe, c'est-à-dire auteur et parfois maître de ses actes, mais il est aussi sujet comme l'est le sujet du roi, c'est-à-dire en partie assujetti ou inféodé à une force qui le dépasse, en l'occurrence aux déterminants sociaux, au contexte politique et aux influences culturelles, autrement dit à d'autres lois et d'autres règles que les siennes propres.* » L'ensemble de ces arguments montre que la question du sujet permet d'articuler le singulier et le social, à condition de garder à l'esprit la dimension corporelle du sujet, que l'on retrouve tant chez Michel Foucault que chez Sylvie Fainzang.

Cet ancrage corporel de la singularité est peut-être l'élément majeur qui différencie l'anthropologie de Joël Candau de celle de Sylvain Lazarus et de son équipe. Joël Candau

insiste sur le fait que cette singularité est éminemment corporelle, car le corps est singularisant. Pour lui, l'expérience corporelle singulière engendre une pensée singulière et c'est dans le partage du sens donné à ces expériences singulières que se fait la socialisation, des corps [Detrez, 2002] et des représentations qui commence dès la naissance. Pour Sylvain Lazarus, « *La pensée des ouvriers s'appréhende à partir de certains mots, ce qui est une introduction à ce que l'on devrait nommer une "anthropologie des mots problématiques"*. *C'est le mot qui porte la pensée* » [ibid. : 393]. Pour sa part, Jean-Pierre Warnier [1999] rejoint Joël Candau dans l'idée qu'actions et représentations se nourrissent continuellement les unes les autres, allant jusqu'à montrer qu'il n'est pas possible de déclarer l'antériorité des unes par rapport aux autres du fait de leur ancrage sensori-affectivo-moteurs. Les sujets, en agissant sur la matière au sein d'un réseau d'action sur les actions des autres, font la synthèse entre actions et représentations. Cette synthèse entre la dimension physique et psychologique est évoquée par les ouvriers de la mine de Kassandra en Grèce du Nord à Athena Kassapi [2001 : 426] qui les fait parler sur « *l'art de travailler au fond de la mine* » : « *L'expression "art spécial" ouvre à une synthèse singulière de ce qu'exige subjectivement le travail de la mine. [...] C'est pourquoi d'ailleurs, il est dit dès le début que "n'importe qui ne peut faire ce travail". Mais le plus surprenant est l'apparition d'une dimension inédite : "en avoir dans la tête". Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer c'est un travail dur, non seulement physiquement mais aussi intellectuellement* ».

L'importance du réseau d'actions sur les actions des autres dans la subjectivation est soulignée par François Hoarau [communication colloque M&P III³ 2001 et 2004], à l'occasion de son observation participante sur la communauté d'Emmaüs de Besançon. Il explique combien il est difficile de remplacer un *ripper* (ramasseur qui se rend chez les gens pour récupérer les dons) au pied levé. Le travail de *ripper* semble purement physique et de bons muscles devraient suffire à l'exécuter. Pourtant, l'auteur démontre, « *participation observante* » à l'appui, que déménager des meubles, se construire en tant que *ripper*, ne consiste pas tant à faire marcher sa musculature qu'à être capable de coopérer avec l'autre ou les autres membres de l'équipe, principalement dans le déplacement d'objets encombrants. Et l'auteur de conclure que, malgré l'idéologie prônée à Emmaüs, tous les compagnons ne peuvent occuper tous les postes : l'action sur la matière, du fait de la subjectivation qu'elle engendre, les implique dans des rapports de pouvoirs.

À partir d'un tout autre terrain, Agnès Jeanjean [1998 et communication M&P III, 2001] s'intéresse également aux liens entre les réseaux d'actions et les subjectivations. Elle décrit des ouvriers des travaux publics aux prises avec la question des actions sur les actions des autres : leur présence dans l'espace public, pourtant indispensable à la vie de la cité, perturbe la circulation des piétons et des voitures. Aussi réduit-on l'espace qui leur est accordé au minimum, « *on* », étant aussi bien pour ces ouvriers, les piétons, les automobilistes, « *les représentants des services municipaux* », « *les conducteurs de travaux* » que « *les élus* ». Cette inscription dans un réseau d'actions participe à la pénibilité des conditions de travail qui aboutissent à la construction de sujets partageant au quotidien une même honte d'eux-mêmes. L'action sur la matière (engins, déchets, canalisations souterraines, rues), sur l'action des autres et, en retour, l'action de soi sur soi et l'action des autres sur soi les subjectivent de façon ambiguë, entre héroïsme et impuissance. Ces ouvriers se subjectivent également en partageant des expériences éminemment corporelles.

Sylvain Lazarus, Joël Candau et Jean-Pierre Warnier proposent tous trois de s'intéresser au singulier au sein même de l'anthropologie, dans l'objectif de prendre en compte les modifications constantes du social. Pour aller jusqu'au bout de ce positionnement théorique qui consiste à prendre la réalité comme n'étant jamais achevée, le sujet lui-même mérite donc d'être saisi en terme de construction. C'est ainsi que Jean-François Bayart [2004] conclut le travail mené par des membres du CERI et du M&P autour des écrits de Michel Foucault, en

proposant de travailler sur des « *subjectivations sans sujet* ». En n'utilisant pas la notion de « sujet », il souhaite éviter ce qui s'est passé avec la notion « *d'identité* » qui a été tant critiquée et est devenue si difficile à manier du fait de son caractère trop figé. Il rejoint ainsi Michel Foucault [1994 : 719] qui écrivait : « *Je m'intéresse en effet à la manière dont le sujet se constitue d'une façon active, par des pratiques de soi, ces pratiques ne sont pas néanmoins quelque chose que l'individu invente lui-même. Ce sont des schémas qu'il trouve dans sa culture, sa société et son groupe social.* ».

Retenons ses « *conceptions processuelles* » [Michaud, 2000 : 29] et la valeur heuristique de son analyse : émettre l'hypothèse que les sujets se construisent dans leurs expériences et représentations avec leur environnement, les techniques de soi étant une modalité du processus de subjectivation. Comme le résume Judith Revel [2002 : 60-61], ce processus renvoie à deux types d'analyse : « *d'une part les modalités d'objectivation qui transforment les êtres humains en sujets [...]; de l'autre, la manière dont le rapport à soi, à travers un certain nombre de techniques permet de se constituer comme sujet de sa propre existence* ». La notion de subjectivation chez Michel Foucault regroupe à la fois ce qui fait que l'on devient sujet et ce qui fait que l'on devient ouvrier du BTP (Agnès Jeanjean), *ripper* chez Emmaüs (François Hoarau), médecin légiste (Joël Candau), par exemple.

Raisonnement en ces termes conduit à prendre garde à la construction du sujet. En situation d'observation, nous avons tous été confrontés à l'interprétation de décalages entre le dire et le faire, entre deux actions ou entre deux propos du même informateur. Ces décalages ont pu être analysés comme des mensonges par Marcel Griaule. Aujourd'hui plus fréquemment, ils sont vus comme des contradictions ou mis en lien avec le contexte d'énonciation, avec le contexte d'effectuation ou le « *masquage des pratiques* » [Lahire, 1998], ou encore avec la multiplicité des rôles joués par les acteurs. Pour sa part, Sylvain Lazarus [*ibid.* : 393] ne veut justement pas considérer les personnes avec qui il s'entretient comme des informateurs mais comme des interlocuteurs, avec qui « *le rapport établi s'attache à construire l'écoute non pas dans la phrase, laquelle relève d'un modèle discursif qui est celui du savoir, mais dans un modèle non discursif, lequel perce dans certains mots, nommés "mots problématiques"* ». Ces interprétations ne sont pas exclusives les unes des autres. Pourquoi l'ethnologue ne considérerait-il pas aussi ces décalages comme l'actualisation du processus de subjectivation ? Dans les hésitations et les ratés de nos interlocuteurs, il y a également du savoir en train de se constituer, de l'être en train de se faire (le processus n'étant jamais fini), de la pensée en train de se faire.

En 2002, Nicolas Flamant et Monique Jeudy-Ballini dénonçaient l'impasse de la séparation à l'échelle des sciences sociales entre les approches centrées sur la rationalité productive et celles attachées à l'imaginaire non rationnel. Ils montraient ainsi à partir d'une dizaine d'articles que « *la rationalité, l'imaginaire et le symbolique coagissent au cœur même de l'activité productrice* » [*ibid.* : 9]. Mais peut-être faut-il aller encore plus loin en constatant que la division entre les approches centrées sur les corps et celles centrées sur les esprits a engendré le morcellement de la réflexion sur les acteurs au travail : les médecins du travail s'attachant à prévenir leurs maladies corporelles, les ergonomes s'interrogeant sur les conséquences corporelles des gestes, les psychologues cherchant à compenser les difficultés psychologiques dues au morcellement des tâches effectuées, les sociologues s'intéressant aux blocages engendrés par les relations de pouvoir, les ethnologues voulant mettre l'accent sur les représentations collectives. Pourtant, dès 1934 Marcel Mauss [1985] invitait aux échanges entre sociologues et psychologues montrant l'intérêt de la prise en compte dans une même notion des trois dimensions de l'être humain, physiologique, psychologique et sociale dans l'action. Bien d'autres, dont Norbert Elias [1991] et Pierre Bourdieu [1980] par exemple, ont contribué à dénoncer la distinction individu/groupe, montrant l'articulation de ces deux dimensions dans les notions d'individu, d'habitus, de sens pratique.

Peut-être que la notion de « sujet » telle qu'elle vient d'être présentée, et qui est très proche de celle d'« homme total » de Marcel Mauss, peut être un outil parmi d'autres pour amorcer le dialogue entre les différentes approches des pratiques du travail tout en prenant en compte leurs évolutions.

Notes

Références bibliographiques

- BAYART Jean-François, 2004, « Total subjectivation », in Jean-François Bayart et Jean-Pierre Warnier (ss dir.), *Matière à politique*, Paris, Karthala.
- BERGERON Louis et Gracia DOREEL FERRE, 1996, *Le patrimoine industriel : un nouveau territoire*, Paris, Éd. Liris.
- BONNAULT-CORNU (de) Phanette et Roger CORNU, 1991, « Savoir-faire, savoir-mesurer. La conserverie nantaise », *Terrain*, 16 : 50-61.
- BOURDIEU Pierre, 1980, *Le sens pratique*, Paris, Éd. de Minuit.
- CANDAU Joël, 2000, *Mémoire et expériences olfactives : anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Paris, PUF.
- CRESWELL Robert, 1996, *Prométhée ou Pandore ? Propos de technologie culturelle*, Paris, Éd. Kimé.
- DETREZ Christine, 2002, *La construction sociale du corps*, Paris, Seuil.
- ELIAS Norbert, 1991, *La société des individus*, Paris, Pocket, Agora.
- Ethnologie française*, 1977, « Les travailleurs immigrés », Paris, PUF.
- Ethnologie française*, 1984, « Les productions symboliques ouvrières », Paris, PUF.
- Ethnologie française*, 2001, « L'anthropologie ouvrière et enquêtes d'usine », Paris, PUF.
- FAINZANG Sylvie, 2001, *Médicaments et société. Le patient, le médecin et l'ordonnance*, Paris, PUF.
- FLAMANT Nicolas et Monique JEUDY-BALLINI, 2002, « Le charme discret des entreprises », *Terrain*, 39 : 5-16.
- FOUCAULT Michel, 1994, *Dits et Écrits, IV 1980-1988*, Paris, Gallimard, NRF.
- GANNE Bernard, 1983, *Gens du cuir, gens du papier. Transformations d'Annonay depuis les années 1920*, Paris, éditions du CNRS.
- GÉRÔME Noëlle, 1984, « Les rituels contemporains des travailleurs de l'aéronautique », *Ethnologie française*, 2 : 177-205.
- GODELIER Maurice, 1991, « Travail », *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF : 717-720.
- HOARAU François, 2004, *L'échappée des Petits-Blancs. Figures de l'authenticité et de la dégénérescence des paysans des Hauts de la Réunion*, Thèse de doctorat, Paris 5 - La Sorbonne.
- JEANJEAN Agnès, 1998, *Basses œuvres. Ethnologie d'un réseau technique urbain : les égouts de Montpellier*, Thèse de doctorat, Université Paris 5 - La Sorbonne.
- JEUDY-BALLINI Monique, 2000, « Déficitaires et glorieux : l'imaginaire du luxe et de l'authentique chez les salariés d'une entreprise de maroquinerie », *Terrain*, 35 : 141-154.
- Journal des Anthropologues*, 1991, « Ethnologie de l'entreprise », n° 43-44.
- JULIEN Marie-Pierre, 2004, « Sujets chinois de la République française », Jean-François Bayart et Jean-Pierre Warnier (ss dir.), *Matière à politique*, Paris, Karthala.
- JULIEN Marie-Pierre et Céline ROSSELIN, 2002, « C'est en laquant qu'on devient laqueur : de l'efficacité du geste à l'action sur soi », *Techniques & Culture*, Paris, MSH, 40 : 107-123.

- JULIEN Marie-Pierre, Julie POIRÉE, Céline ROSSELIN, Mélanie ROUSTAN et Jean-Pierre WARNIER, 2002, « Chantier ouvert au public », *Techniques & Culture*, Paris, MSH, 40 : 185-192.
- KASSAPI Athena, 2001, « L'art de travailler au fond de la mine », *Ethnologie française*, 3 : 423-430.
- LAHIRE Bernard, 1998, « Logiques pratiques : le "faire" et le "dire sur le faire" », *Recherche et formation*, 27 : 15-28.
- LAZARUS Sylvain, 2001, « Anthropologie ouvrière et enquêtes d'usine : état des lieux et problématiques », *Ethnologie française*, 3 : 389-400.
- MAUSS Marcel, 1985, « Notion de technique du corps », Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF.
- MICHAUD Yves, 2000, « Des modes de subjectivation aux techniques de soi : Foucault et les identités de notre temps » *Cités*, Paris, PUF, 2/2000 : 11-40.
- MONJARET Anne, 1996, « Etre bien dans son bureau. Jalons pour une réflexion sur différentes formes d'appropriation de l'espace de travail », *Ethnologie française*, 1 : 129-139
— 1997, *La Sainte Catherine. Culture festive dans l'entreprise*, Paris, CTHS.
- RASSE Paul, 1991, « La cité aromatique. Culture, techniques et savoir-faire dans l'industrie de la parfumerie grasse », *Terrain*, 16 : 12-26.
- REVEL Judith, 2002, *Le vocabulaire de Foucault*, Paris, Ellipse.
- SAINSAULIEU Renaud, 1990, « L'entreprise comme champ social autonome », Renaud Sainsaulieu (ss dir.) *L'entreprise, une affaire de société*, Paris, PFNSP.
- SCHWARTZ Olivier, 1990, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF.
- SELIM Monique, 1991, « De la réserve à l'usine. Entretien avec Emmanuel Desveaux », *Journal des anthropologues* : 43-44.
- Techniques & Culture*, 1990, « Des machines et des hommes », Paris, Éd. de la MSH, 16.
- Terrain*, 1984, « Anthropologie industrielle », Paris, Mission du Patrimoine, 3.
- Terrain*, 1991, « Savoir-Faire », Paris, Mission du Patrimoine, 16.
- Terrain*, 2002, « Travailler à l'usine », Paris, Mission du Patrimoine, 39.
- TORNATORE Jean-Louis, 1991, « Être ouvrier de la navale à Marseille. Technique(s), vice et métier » *Terrain*, 16 : 88-105.
- VIALLES Noémie, 1987, *Le sang et la chair. Les abattoirs du pays de l'Adour*, Paris, Mission du patrimoine ethnologique / Éd. de la MSH.
- WARNIER Jean-Pierre, 1999, *Construire la culture matérielle : l'homme qui pensait avec ses doigts*, Paris, PUF.
- WEBER Florence, 1989, *Le travail à côté. Étude d'ethnographie ouvrière*, Paris, INRA/EHESS.
- ZONABEND Françoise, 1989, *La presque île au nucléaire*, Paris, Odile Jacob.

Notes

¹. Cf. les expériences d'Elton Mayo à la Western Electric dans lesquelles il montre que le seul intérêt porté à l'éclairage des postes de travail augmente la productivité des ouvriers, même si, concrètement, aucune amélioration notable n'est effectuée.

². L'Unesco a adopté à l'unanimité, en octobre 2003, la Convention pour la sauvegarde du patrimoine immatériel et en a donné la définition suivante: « On entend par "patrimoine culturel immatériel" les pratiques, représentations et expressions, les connaissances et savoir-faire qui procurent aux communautés, groupes et individus un sentiment d'identité et de continuité. Les instruments, objets, "artefacts" et espaces culturels associés à ces pratiques font partie intégrante de ce patrimoine. Le patrimoine culturel immatériel, transmis de génération en génération, est recréé en permanence par les communautés et groupes en fonction de leur milieu,

de leur interaction avec la nature et de leur histoire. La sauvegarde de ce patrimoine est une garantie de la durabilité de la diversité culturelle ».

³. Une partie de la réflexion proposée dans cet article a été menée avec Céline Rosselin, dans le cadre de l'introduction à la publication du colloque MAP III : « Techniques d'objets, techniques de soi », juillet 2001, La Sorbonne.